

VRAIE ET FAUSSE PAUVRETÉ EN ART SACRÉ

Nous ne pouvons que nous réjouir de l'élan actuel qui porte l'Eglise à mieux manifester la pauvreté évangélique aux yeux du monde car c'est là un témoignage essentiel, particulièrement percutant et sensible au cœur des masses.

Il faut cependant prendre garde aux conversions sans nuances et aux enthousiasmes irréfléchis qui risquent de perpétuer des équivoques dangereuses. Ces craintes ne sont malheureusement pas chimériques. Des faits récents, des réflexions entendues ici et là, nous alarment. Les slogans sont différents, la mode a changé mais non l'esprit et le cœur. Nous risquons de passer de l'ostentation à l'indigence en vertu d'un commun dénominateur : la médiocrité.

Pendant des années, à contre-courant de la vogue pour les églises monumentales et prétentieuses, nous nous sommes efforcés de promouvoir la construction d'églises économiques et cependant belles dans leur dépouillement. Par miracle, quelques réalisations de ce genre viennent de voir le jour. On aurait pu croire que dans le climat actuel elles seraient accueillies avec quelque faveur. Pas du tout. Il faut maintenant les défendre de l'accusation de... triomphalisme!

Le premier étonnement passé, il n'est pas sans profit

de rechercher les raisons profondes de cette attitude. Pourquoi ces réalisations sont-elles coupables de triomphalisme, alors que tant de monuments prétentieux récents dont les diocèses connaissent bien le lourd fardeau financier sont acceptés sans encombre et souvent couverts d'éloges ? Sont-elles plus chères, plus vastes, plus somptueuses, plus ostentatoires ? Certainement pas. Bien au contraire, leur prix de revient est plutôt inférieur à la moyenne des églises de même capacité et leurs dimensions plus modestes. Dans leur architecture sobre et dépouillée nul éclat tapageur, aucune vaine complaisance. Pourquoi alors cet ostracisme ?

Toute autre raison faisant défaut, il faut bien admettre que c'est leur beauté même qui est mise en cause. Cela n'est pas pour nous étonner mais nous amène à mettre en lumière un certain nombre de motivations qui, pour être inconscientes, n'en sont pas moins fort répandues. Dans un monde où l'argent est l'étalon, il y a d'abord la conviction que le plus cher est le meilleur et vice-versa. Nous connaissons tous l'expérience du même produit vendu à deux prix différents : la clientèle achète plus volontiers celui qui est marqué le plus cher. De là vient ce sentiment informulé mais tenace que la beauté coûte cher. Il en résulte donc qu'une église belle est un luxe. Et peut-être même un luxe inutile.

En effet, dans une société basée sur le profit et le rendement, le beau est encore communément opposé à l'utile. Pour les choses destinées à l'usage du commun nul besoin d'une beauté qui ne serait pas appréciée par le vulgaire. Cette délectation ne peut être que l'apanage d'une élite privilégiée. En ce sens une église belle est encore une église de riche.

Il serait temps d'exorciser une bonne fois pour toutes cet héritage de la fausse culture « à papa ». Aujourd'hui tout l'effort de l'industrie s'applique à vendre moins cher des produits non seulement meilleurs mais encore plus beaux. La notion de beauté est entrée peu à peu dans l'univers industriel non comme un luxe surajouté mais comme un aboutissement nécessaire à la qualité fonc-

tionnelle de l'objet. Faisant le portrait de « Monsieur 1985 » un grand hebdomadaire notait parmi les conquêtes des vingt prochaines années : *après le droit au travail, à la sécurité, à la santé : le droit des hommes à la beauté*. Ce droit, comment oserions-nous le refuser à nos paroissiens de demain qui sont déjà aujourd'hui les enfants de nos catéchismes ?

Sommes-nous pour autant acculés à un choix draconien : beauté ou pauvreté ? En réalité c'est là un faux dilemme. Le beau n'est pas nécessairement plus coûteux que le laid. Quant à la vraie pauvreté évangélique, cette pauvreté qui n'est pas aliénation et manque mais libération et plénitude, non seulement elle n'exclut pas mais elle appelle cette sorte d'éclat rayonnant que seule la magie de l'art peut donner aux plus humbles matières.

Parvenus à ce point nous nous apercevons qu'il serait temps de nous entendre sur le sens que nous donnons aux mots car ceux-ci subissent d'étranges avatars. Pour certains interlocuteurs ils conservent ou retrouvent la verdeur de leur origine, d'autres ne voient que leurs guenilles. Précisons donc notre vocabulaire, surtout dans un domaine où règne une telle confusion qu'elle n'épargne pas les esprits les plus distingués.



La qualité coûte cher, ressasse à l'envie le dicton populaire. C'est vrai du prix mais ce n'est plus aussi sûr dès que l'on considère la durée de l'usage et le service rendu. Cela devient tout à fait faux dans le domaine des arts. Certes, la valeur de la matière peut intervenir dans le prix d'une œuvre d'art mais elle n'ajoute rien à sa perfection. Souvent même la modestie, la rusticité du matériau concourent à donner plus de relief à la puissance évocatrice d'une création. Les moyens matériels étant réduits à l'extrême, c'est alors que se manifeste le mieux la transmutation qu'opère le véritable génie créateur.

La qualité, la beauté sont devenues l'équivalent du luxe et de la fortune par une profonde dévaluation des réalités spirituelles. Dans une société de plus en plus attentive aux seules apparences du monde et des choses, la qualité immatérielle des œuvres étant de moins en moins perçue, leur hiérarchie s'est établie en fonction de ce qui est visible, mesurable, comptable, traduit en monnaie. Or, le plus immédiatement perceptible est la préciosité de la matière, la somptuosité des formes. Par une dégradation inévitable on est devenu plus sensible à l'illusion qu'à la réalité : imitation des matériaux riches, placages, accumulation des effets. On se satisfait alors du clinquant et des faux-semblants. Il est dommage que les chrétiens, si longtemps, aient été dupes de cette pacotille. Il est infiniment plus grave qu'ils aient adopté bien des critères de jugement purement matérialistes et qu'ils réagissent souvent encore en fonction d'eux.

Félicitons-nous de la saine réaction qui s'amorce contre ces structures trop liées aux puissances de l'argent et dont la mesure est purement charnelle. Il est heureux que les chrétiens veuillent que leur vie et leurs églises témoignent de la primauté de l'esprit et des valeurs évangéliques. Mais de grâce, n'arrachons pas le bon grain avec l'ivraie ! Si nous prenons le contre-pied des errements passés en perpétuant les mêmes équivoques nous retomberons dans d'autres ornières. Passer de l'ostentation à l'indigence n'est pas la vraie solution. Ce serait seulement donner un autre visage à une identique médiocrité spirituelle. Certes, il y a déjà là un progrès en ce que nous n'essayons plus de camoufler notre misère. Mais n'avons-nous pas aussi à témoigner au milieu du monde de la joie et de la plénitude de notre foi ? Si Dieu vraiment s'incarne parmi nous et en nous, cela ne doit-il pas être manifesté visiblement aux yeux des hommes nos frères ?

En définitive, il s'agit de savoir ce que représente pour nous la pauvreté. Dans une société qui a pour étalon l'argent, la pauvreté ne peut être qu'une contrainte, une déchéance et un malheur. Tout proclame, à l'inverse de l'Évangile, « malheureux les pauvres ». Nous sommes

contaminés par cette mentalité. Instinctivement la pauvreté évoque pour nous une idée de privation, de gêne, de dépendance. Ce fait sociologique n'est que trop répandu, même dans les économies dites « d'abondance ». Dans ces perspectives, le pauvre est un être falot, aliéné, entravé dans le plein épanouissement de ses possibilités humaines.

Il faut bien prendre garde à ne pas idéaliser cette pauvreté-là pour faire de nécessité vertu comme dit le proverbe. C'est un moyen trop facile pour les puissances terrestres de justifier un ordre dont elles tirent profit. Ces confusions malhonnêtes et intéressées ont permis pendant longtemps aux « bien-pensants » d'édulcorer la virulence des Béatitudes et de dénaturer le message évangélique. Ne tombons pas dans le piège. Sous son aspect de contrainte économique, de handicap social et d'abaissement humain, nous devons lutter de toutes nos forces pour extirper la pauvreté.

La vertu que nous propose le christianisme est bien différente. Tout d'abord il s'agit d'un choix personnel volontaire et non de l'oppression maintenue par une minorité et des structures injustes. C'est ensuite un accomplissement et non un amoindrissement. En nous libérant des fausses apparences et des valeurs douteuses, elle nous ouvre le chemin des véritables richesses qui sont spirituelles. Ce caractère positif est capital. La pauvreté n'est pas un absolu. En soi elle n'est ni bonne ni mauvaise. Elle est un mal lorsque les conditions sont telles qu'elle broie les plus légitimes aspirations de l'homme à se réaliser pleinement. Elle devient un bien quand nous pouvons la faire servir à atteindre cette pleine mesure humaine, naturelle et surnaturelle. Elle en est alors un moyen indispensable.

En définitive, on peut affirmer sans paradoxe que pour pouvoir pratiquer la vraie pauvreté il faut en quelque sorte la supprimer. Expliquons-nous. L'exercice normal de la vie spirituelle, donc de la vertu de pauvreté, suppose que soit assuré un minimum de besoins matériels faute de quoi l'homme peut difficilement se hausser au-

dessus de la condition animale. A celui qui meurt de faim à longueur de vie il serait odieux de prêcher la béatitude des pauvres sans d'abord le nourrir, quitte à partager sa faim. Ce cas extrême est frappant mais il en va de même dans des situations où la nécessité est moins apparente. Comment proposer avec bonne conscience les vertus du dépouillement à des pauvres qui ont peut-être le minimum vital mais manquent des moyens indispensables à leur épanouissement total ? Disons-nous que c'est là du superflu ? Un chrétien a-t-il le droit aujourd'hui de considérer la culture comme un luxe, apannage d'une classe privilégiée et fortunée ?

L'évolution actuelle nous aide à mieux voir les distinctions nécessaires. L'élévation du niveau de vie ne se traduit pas par un nombre beaucoup plus grand de « riches ». La grande aspiration de nos contemporains n'est pas de gagner plus d'argent pour l'accumuler et dominer les autres mais d'augmenter leurs possibilités de vivre une vraie vie d'homme. Cette transformation, loin d'être contraire à la pauvreté évangélique, lui prépare un terrain très favorable. Il est significatif que le renouveau en ce domaine ait prit naissance dans les milieux qui ont bénéficié de cette promotion. Ce sont eux qui ressentent avec le plus d'acuité le besoin dans l'Eglise de ce témoignage évangélique.

Nos églises étant le visage visible de « l'Ecclesia », de la communauté des fidèles, doivent refléter et même proclamer ce vigoureux désir d'une Eglise servante et pauvre.



C'est ici que les analyses que nous venons de faire vont nous être fort utiles. Nous avons raison de rejeter pour notre culte les faux prestiges de la richesse mais nous n'avons pas le droit de mettre n'importe quoi à la place. A quoi bon remplacer la pacotille des riches par celle des pauvres et substituer la lèpre du misérabilisme aux boursouflures de la vanité ? Cela resterait toujours le signe d'une incurable médiocrité spirituelle.

Il est certes des situations où le premier témoignage de l'Eglise est de se faire indigente parmi les indigents. Mais même, mais surtout dans ces cas ne serait-il pas heureux que l'église dans son extrême dénuement manifeste de quelque façon la joie rayonnante que le Christ est venu apporter aux plus petits d'entre les siens ? L'esprit de l'Évangile nous commande de ne pas réserver aux pauvres notre rebut comme l'a fait pendant si longtemps une bienfaisance nauséabonde mais de leur donner le meilleur de nous-même et de nos œuvres.

Promouvoir la pauvreté sous son aspect miséreux et étriqué c'est n'en percevoir que le côté matériel et, en définitive, trahir le message chrétien. Se contenter de bâtir des édifices à bon marché, branlants, bancals et laids, c'est se donner à bon compte un brevet de dépouillement. Il ne faudrait tout de même pas vouloir nous faire croire qu'en jouant au clochard nous imitons François d'Assise... Là encore, l'habit ne fait pas la vertu. Nous mettons en garde contre le pharisaïsme qui consiste à se servir de l'indigence comme d'une enseigne d'autant plus efficace qu'elle est plus visible. Un certain étalage complaisant est aux antipodes de la pudique et discrète pauvreté évangélique.

Le danger que nous dénonçons n'est pas hypothétique. Il existe une sorte de constante dans la médiocrité : la qualité lui est intolérable comme une offense personnelle. Il a fallu se battre pendant des années contre les partisans des églises monumentales, impressionnantes et « artistiques » pour défendre les quelques rares églises économiques vraiment pauvres, c'est-à-dire où la sobriété et même la rigueur étaient source de pureté et de noblesse. La mode ayant changé, les mêmes censeurs nouvellement convertis accusent ces mêmes églises de triomphalisme.

L'enjeu est grave car nos options et nos réalisations révèlent la qualité de notre âme. Nos églises donnent une image visible du tonus spirituel des communautés qui les édifient. Seront-elles le signe étriqué d'une vie mesquine ou le reflet lumineux d'une foi chaleureuse et rayonnante ? Le visage concret que revêt le

Christ aux yeux des hommes de notre temps dépend de notre choix. N'agissons pas à la légère.

Où donc trouver les lignes directrices de notre action ? Précisons tout de suite qu'en ce domaine les principes ne suffisent pas, car ils peuvent aussi bien aboutir à des réalisations tout à fait dissemblables. Nous sommes par exemple d'accord pour estimer que la pauvreté postule l'usage de matériaux économiques, et de techniques simples. Or, avec des éléments identiques, l'un obtiendra une bâtisse triste et sans âme, l'autre un édifice clair et accueillant. Tout dépend de la sensibilité du maître d'œuvre. C'est justement quand les moyens dont on dispose sont réduits à l'extrême que la nécessité d'un architecte inventif au goût parfait est indispensable. De la pauvreté à l'indigence, du dépouillement à la sécheresse, de la simplicité au schématisme il n'y a aucun écart de prix, seulement une différence de qualité spirituelle chez celui qui conçoit et réalise. L'unique conclusion dont nous soyons absolument sûr c'est que le résultat dépend du choix de l'architecte.

Cependant il est un moyen d'éviter les erreurs graves et les aberrations les plus inquiétantes. Il suffit d'accepter enfin pleinement la situation concrète de notre temps. Beaucoup de ceux qui veulent sincèrement des églises pauvres les imaginent malgré tout comme des œuvres originales. Modestes certes, mais uniques, faites chaque fois sur mesure. C'est la définition du prototype. Or nous savons, dans le cadre de notre civilisation, le prix de revient d'un prototype : une fortune. Que vaudraient un frigidaire, une automobile construits à un seul exemplaire ? Seuls des milliardaires peuvent se payer ce luxe inouï. Quand verrons-nous enfin la contradiction qu'il y a dans nos aspirations à vouloir incarner un idéal de pauvreté dans ce qui est aujourd'hui le plus coûteux du monde : l'exemplaire unique.

Nous avons un besoin urgent, vital, d'un nombre très considérable d'églises. Toute autre considération mise à part, il faudra bien se résoudre à normaliser la construction religieuse si nous voulons faire face à cette obli-

gation impérieuse. Plus que la voie de l'efficacité, c'est aussi celle de l'authentique pauvreté. Nous acceptons ces procédés pour nos logements, nos écoles, nos voitures et tous les accessoires de notre vie quotidienne. Les refuser pour nos églises c'est se cramponner à un privilège de riches.

Dans ce renoncement apparent nous trouverons l'économie mais aussi par surcroît la beauté. Ouvrons les yeux sur notre monde. La simplicité harmonieuse, la pureté des lignes ont trouvé un domaine privilégié dans les formes industrielles. Les barrages, les refroidisseurs, les ponts, les avions, les voitures, comptent parmi les plus belles architectures et sculptures de notre époque. Dans la construction actuelle, les édifices bâtis selon des méthodes industrialisées sont presque toujours d'une excellente qualité esthétique ce qui est rarement le cas des autres.

Adopter les techniques modernes n'exclut pas la présence des artistes, tout au contraire. D'une part l'abaissement du prix de revient ne peut que faciliter le recours à eux. D'autre part il est des choses qu'eux seuls peuvent bien faire : une statue ou un vitrail par exemple. De même il faut faire appel à des artisans bien choisis pour tous les objets du culte où la beauté doit naître de la qualité du matériau et de la forme, et non d'une décoration surajoutée. Cela vaut particulièrement pour les chasubles. Refuser l'éclat trompeur d'une ornementation artificielle, ne compter que sur l'authenticité d'une matière noble et franche, c'est aussi une forme du dépouillement.



Ces quelques réflexions n'auront pas été inutiles si elles ont pu apporter quelque clarté dans un débat encore très confus et tout encombré de préjugés tenaces. La pauvreté évangélique n'est pas un abaissement, une soumission à des contingences sordides mais la délivrance de tous les faux-semblants et la plénitude d'un

chant très pur. Les œuvres nées de cet esprit atteignent à l'accord parfait des choses justes où rien ne manque et où il n'est rien de superflu. C'est le luxe le plus rare, le luxe des pauvres de Jésus-Christ que nulle fortune ne saurait acheter.

« *L'Art Sacré* », Paris.

J. CAPELLADES, o. p.